

---

# L'aventure des écrivains congolais

Poésie, théâtre, essais, critique littéraire, transcriptions de contes et adaptations littéraires de textes oraux... le panorama de la littérature congolaise est d'une richesse incontestable. Au sein de la francophonie africaine, le Congo témoigne d'une spécificité propre, marquée notamment par la diversité des langues utilisées. Les écrivains invités en Belgique dans le cadre du festival Yambi organisé à l'automne 2007 par la Communauté française ont été ici mis en évidence.

---

ANTOINE TSHITUNGU KONGOLO

C'est à tort que la période antécoloniale — et notamment avant le XIX<sup>e</sup> siècle — est assimilée à un désert culturel. L'émergence du fait littéraire en langues européennes et africaines est souvent liée exclusivement au fait de la colonisation. Et pourtant divers filons d'écriture antérieurs au XIX<sup>e</sup> siècle méritent d'être pris en compte. Le royaume de Kongo adopte comme langue de communication avec son partenaire lusitanien le portugais. Au XVI<sup>e</sup> siècle, les monarques de Kongo se serviront de la langue de Camoés pour dénoncer les affres de l'esclavage. De nombreux documents sont produits à cette époque avec la collaboration des fils du royaume de Kongo, formés en Europe.

Par ailleurs les écrivains et les poètes congolais sont les légataires d'un impressionnant corpus oral dont les origines se perdent dans la nuit des temps. Faut-il rappeler que les épopées sont liées à la formation et au développement des grands ensembles politiques, en l'occurrence des royaumes et des empires? La collecte et la transcription de

contes dans les aires linguistiques du bassin de l'Afrique centrale semblent témoigner de convergences culturelles, à savoir les valeurs communes exaltées, les appels à des figures héroïques ainsi qu'à une codification poétique élaborée. Ces récits épiques, héroïques et légendaires dont la codification écrite fut entreprise au XIX<sup>e</sup> siècle ne peuvent passer par pertes et profits, car ce sont aussi des prémices des créations d'aujourd'hui.

La période qui va de 1880 à 1909 est celle de la protohistoire si l'on ne prend en compte que le français comme idiome d'écriture. L'année 1910 (publication du premier texte en français de Stafano Kaoze) en constitue le début tandis que 2007, date de l'édition posthume de la fiction *Ah! Mbongo* de Paul Lomami Tchibamba, en est le terme. Les pionniers de la littérature en français appartiennent aux premières générations de Congolais évangélisés et scolarisés à l'ère de l'État indépendant du Congo léopoldien : P. Panda Farnana, Nele Marian, Stefano Kaoze.

De 1910 à 1939 dominent les transcriptions de contes et légendes orales et également le genre épistolaire. De 1940 à 1966, c'est l'émergence de la fiction et du théâtre. Un certain nombre d'essais ont été produits, à l'exemple de *Ku Ntwala* (1948) de Disengomoka, réflexion en kikongo sur la confrontation du passé et du présent ainsi que sur les choix difficiles qu'elle implique. La poésie trouve son plein épanouissement dans la voie ouverte par Bolamba en 1956. De 1969, qui marque le second souffle de la littérature congolaise, à ce jour, les moissons poétiques sont abondantes.

### **Écrire en français et dans les langues locales**

La planification linguistique coloniale érigea quatre langues véhiculaires au statut de langue d'évangélisation et d'enseignement, promues et diffusées parfois au-delà de leurs aires traditionnelles d'expansion. Dans celles-ci, les Congolais ont rédigé une littérature marquée par l'adoption des valeurs chrétiennes et occidentales et ont enrichi la bibliothèque écrite, d'une part en recueillant et en fixant le thésaurus oral, et d'autre part, en faisant appel à leur imagination créatrice. La langue où s'exprime l'écrivain congolais n'est pas forcément sa langue maternelle. C'est en kikongo, en ciluba, en swahili et en lingala principalement que se sont exprimés les pionniers de la littérature congolaise, en raison du contexte historique plus favorable à l'administration indirecte et franchement hostile à l'assimilation prônée par la France. Ainsi, des Congolais furent sollicités pour retranscrire en lingala des contes oraux devant servir de textes de lecture dans le cadre de l'apprentissage de la langue au sein de l'armée coloniale, la Force publique. Le swahili ne fut pas en reste.

En 1922 déjà, monseigneur Declercq avait publié en ciluba quelques textes d'un Congolais, ancien élève des missions, où ce dernier décrivait de l'intérieur les réactions du Noir face à la mort d'un être cher. Un autre élève des missions, Thadée Badibanga fut primé par l'Académie française en 1931 pour un recueil de fables luba intitulé *L'éléphant qui marche sur des œufs*. Le doute quant à l'existence de Badibanga, considéré comme un auteur apocryphe, n'est plus d'actualité. Ce texte qui tire sa substantifique moelle du terroir kasaïen est loin d'être une nègrerie concoctée par des Blancs comme d'aucuns l'ont soutenu. Quant à Stefano Kaoze, premier prêtre catholique indigène, il fut longtemps minorisé. Des travaux récents ont permis de mettre en évidence tout à la fois une des premières figures intellectuelles du pays et un pionnier de l'écriture en français, au-delà même de sa production de jeune séminariste.

### **Une littérature originale**

Ces prémices littéraires dues à des pionniers quelque peu oubliés sont le fruit d'un choc et d'une confrontation des cultures dont on n'a pas fini de jauger la part d'ombre et de lumière et d'en découvrir les méfaits comme les merveilles. La prise de conscience des affres de l'acculturation, des dangers et du caractère dérisoire des mimétismes culturels a pu agir comme adjuvant pour stimuler des écrits en langues congolaises. En témoignent les efforts de poètes en langue mongo réunis par G. Hulstaert dans *Poètes mongo contemporains*. D'autres exemples pourraient être évoqués. Il serait donc erroné de considérer les œuvres écrites en ciluba, en kiswahili, en kikongo ou en lingala comme des faits d'essence ethnique, isolés les uns des autres. Ensemble, ces écrits témoignent de l'inscription de la République démocratique du Congo dans une historicité singulière.

Il découle de ce passé colonial que le Congo, tout en constituant un maillon important de la francophonie africaine, se distingue de ses pairs qui ont adopté le français comme langue administrative par toute une série de traits distinctifs qui plaident davantage pour son originalité culturelle et littéraire que pour le retard allégué par certains. Au nombre des spécificités les plus marquantes, on trouve l'existence ancienne d'écrits en langues locales, celles de l'enseignement et de l'évangélisation de générations successives de Congolais placés sous la tutelle belge, l'existence de structures locales d'édition et de promotion mises sur pied essentiellement par des missionnaires, la réalité d'un lectorat local formé d'importantes couches scolarisées et celle d'un système interne de reconnaissance.

Les limites de la politique coloniale belge furent maintes fois soulignées et notamment sa réticence à former des cadres congolais à même de prendre la relève au moment de la passation de pouvoir entre colonisateurs et colonisés. Cela aura été à la fois un boulet et un atout. En effet, de tout temps, l'écrivain congolais semble ne pas avoir considéré le français comme étant le seul idiome digne de porter le label littéraire. Locuteur d'au moins une sinon plusieurs langues congolaises, l'écrivain a en outre la maîtrise du français, voire du latin. Par ailleurs, la plupart des écrivains cités dans l'histoire de la littérature sont issus du giron missionnaire. C'est la conséquence du monopole de l'enseignement confié aux missionnaires qui le garderont jusqu'en 1954, date de la création de l'enseignement laïque au Congo belge.

L'on a affaire à une francophonie atypique qui a su se préserver d'un modèle assimilationniste et hypercentralisateur, dont Paris fut le symbole par excellence. Le Congo a développé au cours des décennies post-indépendantes, en dépit de politiques cultu-

relles erratiques, des pratiques qui n'ont fait que renforcer sa singularité dans le concert de la francophonie africaine.

## Prémices poétiques et moissons contemporaines

La poésie de langue française a pour pionnière Nele Marian dont le recueil *Poèmes et chansons* (1935) précède la production poétique emblématique du mouvement de la Négritude. On y décèle la volonté de miner l'imagerie exotique, voire frelatée si caractéristique des poètes coloniaux, ainsi qu'une aspiration marquée à vouloir déchirer les canevas parnassiens et passer outre les contraintes formelles de la poésie rimée, par un usage du vers libre avec une propension à recourir aux tournures orales, à la répétition et la mise en exergue de la tonalité des mots. *Kalinga* malicieusement sous-titré « berceuse » donne la voix à une mère congolaise éplorée, contrainte d'assumer la garde de l'enfant des autres, alors que le sien lui a été arraché de force et emmené au loin.

Son poème *Banjo* (1936) est une évocation des affres de l'exil des Noirs à travers le sort des sans-abri et des migrants pris au piège de l'Eldorado européen. Ce texte qui surprend par sa composition dramatique autant que par l'acuité de son propos demeure d'actualité. Écrit en 1936, il n'a pas pris une ride.

Après 1945, c'est le nom d'A.R. Bolamba qui s'impose. Comme Nele Marian, il débute par des poèmes rimés de façon convenue. C'est avec *Esanzo* (1956) que la rupture s'opère. Bolamba cultive avec ferveur la métaphore et forge des images d'une audace inouïe sans toujours échapper à une certaine obscurité. Le rédacteur en chef de *La voix du Congolais* a lu Léon Gontran Damas, Aimé Césaire, Jean-Joseph Rabearivelo, et

il en prend de la graine. Il insère d'ailleurs — démarche pour le moins significative — deux poèmes en lomongo dans son opus sans les accompagner d'une traduction.

Cette poésie de l'enracinement dans le terreau de mythes, de légendes et de références culturelles dénigrées par le discours dominant imprégné de doxa coloniale se donne pour thèmes de prédilection le fleuve Congo, *mamiwata* (la sirène du fleuve), la dénonciation de la nuit coloniale, la liberté et ses exigences, le refus de la soumission, le persiflage de l'arrogance du colonisateur, la réhabilitation des rites et des pratiques rejetées au nom de la lutte contre la sorcellerie et les superstitions.

Comme dans *Ngando*, la sorcellerie est présentée non plus sous le seul angle de la superstition, mais comme une valeur refuge, comme le fruit d'une vision et d'une raison propres au *muntu* dans le sens de ce que Placide Tempels avait souligné dans *La philosophie bantou*, à savoir une culture irréductible aux canons qu'on cherche à lui imposer de l'extérieur. Avec ce recueil, Bolamba fait figure de poète national et son influence sur les générations qui lui ont succédé est considérable. Le silence qu'il observa par la suite n'en fut que plus intrigant. Le poète Matala Mukadi Tshiakatumba déplore ce mutisme dans un poème dont le titre est en lui-même une profession de foi : *Poète, ton silence est un crime*. De surcroît dans son *Autobiographie d'un poète négro-africain*, Matala dit sa dette à l'égard de son aîné dont la personnalité et l'œuvre l'avaient impressionné, alors qu'il était encore sur les bancs de l'école primaire, au point de déterminer sa vocation de poète. Matala a ses références du côté de Che Guevara, de guérilleros d'Amérique latine, de leaders de la Tricontinentale. Mais il se veut le héraut du Congo, celui de Lumumba. Il dit sa passion dans des poèmes d'un souffle brûlant, il livre les tableaux de souffrances de son peuple écrasé

et humilié. Il se dit pourtant un « emblaveur du futur », fonction de prophète que des poètes de tout temps ont revendiquée et assumée. Lui qui a connu la forge de mai 1968 se revendique de l'internationalisme de gauche et milite activement dans les groupes d'obédience lumumbiste.

La production des années soixante et septante au Congo même est pour le moins impressionnante. Le rôle de Valentin-Yves Mudimbe et de Georges Ngal comme responsables des éditions du Mont Noir mérite d'être souligné. La plupart des voix poétiques de cette période y ont été éditées dans la collection « Objectif 80 ». Loin de Paris et de ses relais africains (Abidjan et Dakar), la poésie congolaise se développe en cultivant ses spécificités. Un certain nombre de traits stylistiques et thématiques marquent cette efflorescence. V. Y Mudimbe, essayiste, romancier et poète, entend rompre de toute évidence avec la rhétorique de la Négritude dont il dénonce par ailleurs dans ses essais les ambiguïtés théoriques et dont l'essentialisme lui inspire la suspicion.

Dans le meilleur des cas, l'expression des réalités apocalyptiques de leur pays aura porté les poètes congolais à inventer des images audacieuses, à se laisser captiver par la fascination de leur tam-tam intérieur, pour dire leur fêlure dans les fracas de l'histoire et chanter l'utopie, en érigeant des citadelles d'espoir pour baliser leur cheminement personnel et collectif. Le poète n'est pas seulement le témoin de son temps, il officie le plus souvent loin du tapage médiatique. Son verbe se réclame de la durée dans la transcendance de l'éphémère. Ce dont on retrouve l'écho dans la profession de foi de Mukala Kadima-Nzuji : « Comme une goutte de pluie sur un pavé, ma parole finira par creuser son trou. »

Dans mon panorama de la poésie congolaise *Poète, ton silence est un crime*<sup>1</sup>, j'ai mis en

1 Éditions L'Harmattan, coll. « Africalia », 2003.

évidence dans une démarche dont j'assume la subjectivité, septante poètes congolais de langue française. Sywor Kama Kamanda se distingue par une œuvre diversifiée et abondante dont la poésie constitue le principal moyen d'expression. Sa démarche en elle-même est exemplaire si l'on considère que ceux de sa génération ont davantage misé sur le roman. C'est sans conteste un poète très lu, traduit dans une multitude de langues dont le japonais, et aussi un révélateur de la magie inépuisable du conte africain qu'il nourrit sans cesse de sa quête dans l'Égypte antique comme dans d'autres civilisations. Il a cheminé à cet égard dans le sens opposé à celui des ethnographes de jadis pour faire du conte un genre vivant en s'inspirant d'Andersen pour ne citer que cet exemple. Ses *Contes du griot* qu'on ne pourrait se contenter de juger en termes de fidélité à la tradition constituent un moment clé de sa quête.

Muepu Muamba est ce poète fascinant dont l'œuvre est publiée et traduite aux quatre coins du monde, sans nullement s'insérer dans les circuits du livre comme tels. Il faut citer d'autres noms encore : Kasereka, Batumike, Tshisungu wa Tshisungu, Tshitungu, Beya Ngindu Bakasanda. Et parmi les nouveaux venus, Dread Litoko, né à Kinshasa et vivant en Belgique, qui déclame ses poèmes sur la scène, jouant de sa voix et de son corps pour redonner au poète cette présence vivifiante qui fut la sienne quand il était à la fois acteur, musicien, homme du verbe et du geste et de la communion avec le public.

## Une création romanesque foisonnante

Le roman s'est considérablement enrichi et diversifié à l'ère post-coloniale dominée par les pionniers Tchibamba (*Ngando*, Prix de la Foire coloniale du Heysel en 1948) et

Mutombo (*Victoire de l'amour*). C'est Thomas Kanza qui donne le la du renouveau romanesque avec *Sans rancune*, réédité en 2006. Cependant il reviendra à V.Y. Mudimbe (*Entre les eaux*, 1973 ; *L'écart*, 1979) et à Georges Ngal (*Giambatista Viko ou le viol du discours africain*, 1975) de faire basculer le Congo dans une ère de création romanesque qui lui vaudra l'attention de la critique internationale. L'œuvre de Mudimbe comprend quatre romans qui sont autant de contributions au roman africain et à la fiction tout court, chacun illustrant une facette de son talent de romancier soucieux de doter ses personnages d'une véritable psychologie et briser les moules du classicisme des procédés narratifs.

L'écrivain Zamenga Batukezanga [*Bandoki (Les sorciers), un croco à Luozi*] a eu les suffrages du public scolarisé au cours des années septante. Héritier du roman missionnaire à visée éducative, fin observateur des réalités congolaises, assistant social de formation impliqué dans des œuvres humanitaires en faveur des handicapés, Zamenga a publié l'ensemble de son œuvre au Congo sous le label des missionnaires catholiques, il a créé par la suite sa propre maison d'édition tout en imprimant ses œuvres sur les presses missionnaires et en s'appuyant sur leurs circuits de diffusion établis dans tout le pays.

D'autres talents vont éclore au cours des dernières décennies du XX<sup>e</sup> siècle : Tshibanda (*Je ne suis pas un sorcier*) ; Emongo Lomomba (*L'instant d'un soupir*) ; Djungu Simba (*Cité 15*).

## Les étoiles écrasées

L'œuvre de Pius Ngandu Nkashama est une immersion exemplaire tant par son ampleur que par la force de son écriture dans le terreau tourmenté des quarante dernières années du Congo/Zaïre.

Plus que toute autre, son œuvre est le dépositaire des souffrances du peuple congolais, de sa jeunesse martyrisée, de ses guerres dites tribales qui ont impliqué des gosses instrumentalisés par des chefs de guerre, de femmes victimes des pouvoirs phallogocrates et pervers. Hérault d'un peuple supplicié titubant dans la souffrance, il s'est voulu aussi une lumière pour son peuple.

L'écriture chevillée au corps, il en a fait le symbole d'une résistance, de la rage de proclamer la vérité face aux censeurs. À l'actif de Pius Ngandu Nkashama, plus de soixante ouvrages parmi lesquels des dictionnaires, des romans, des manuels, des livres pour enfants, des pièces de théâtre, des essais, des recueils de poésie, etc.

De la descente aux enfers du peuple congolais, il est le mémorialiste sublime, le chroniqueur implacable. Sa description des réalités kafkaïennes du système Mobutu n'a pas son égal. Ses mots forgés dans les entrailles de nuits soumises à l'agonie sans fin des « étoiles écrasées » furent des repères pour toute une génération déboussolée et sacrifiée.

Il montre dans des romans comme *La mort faite homme* ou *Le pacte de sang* que le pouvoir omnipotent de Mobutu aura été bien plus lourd à porter que ne le laissèrent accroire des écrits à l'eau de rose concoctés par des prétendus spécialistes du Congo, notamment en Belgique. Il dénonce la déstructuration mentale d'un peuple acculé à la folie. Une folie qui, non seulement apparaît comme un thème récurrent, mais bouscule les normes du langage dans une glossolalie, à la mesure des maux dénoncés et des univers en déliquescence décrits. Folie qui pervertit les normes du romanesque pour en couler les drames loin des conventions étriquées, dans les friches d'un imaginaire libéré.

L'exode des écrivains congolais s'amplifie au cours des années nonante. Émigré au Canada, Tshisungu Wa Tshisungu, qui fut

enseignant à l'université de Lubumbashi, a publié trois romans qui font leur miel et leur fiel des réalités belges décortiquées, disséquées avec une bonne dose d'humour. Il observe par le bout de la lorgnette les particularismes belges (locaux), les aspects kafkaïens des querelles communautaires sans délaisser leurs côtés risibles.

Djungu Simba, depuis la Belgique où il s'est installé, donne deux récits pleins de roueries sur les trajectoires des migrants :  *Ici, ça va !* et *L'enterrement d'Hector*.

### Faut-il parler de l'âge du roman ?

La fiction congolaise ne cesse de s'enrichir en diaspora et au pays même. Le récit poignant de Huit Mulongo *Sublimes passions tribales* (2000) doit son inspiration aux événements tragiques qui ont endeuillé le Katanga au tournant des années nonante avec leur cohorte de pogroms anti-kasaïens, suivis d'expulsions des populations originaires de deux provinces kasaïennes, traitées de profiteuses par des politiciens véreux proches du pouvoir vacillant du défunt maréchal Mobutu.

Sur cette toile de fond dominée par l'instrumentalisation de la donne ethnique, portée à son acmé, se noue une idylle entre Ilunga, originaire de la province cuprifère, et Accalmie, née de parents qui ne sont pas du Katanga.

Les passions tribales sonnent l'heure fatidique de l'expulsion des indésirables dans des trains maudits qui les conduisent vers d'hypothétiques terres ancestrales. C'est la séparation forcée et douloureuse de Ilunga et de sa dulcinée qu'il ne reverra plus. Le malheureux assommé par son drame personnel maudit les élucubrations criminelles des politiciens. Ce texte donne au thème de l'amour une résonance tragique quasi unique dans la littérature congolaise

de langue française. Ce récit a des accents shakespeariens; Ilunga et Accalmie sont, à leur manière, les pendants de Roméo et Juliette. Ils communient dans le refus de la loi des clans et des fratries. Ils n'ont cure des ukases de la haine, des mises à l'index et des appels au meurtre, rivés qu'ils sont à leur rêve commun, celui d'un monde débarrassé du tribalisme. Le titre constitue une antiphrase qui fustige les comportements inhumains de ceux qui ont pactisé avec la haine.

## Les nouvelles

Le genre de la nouvelle a ses maîtres incontestés: c'est le cas surtout d'André Yoka Lye Mudaba qui a engrangé de nombreuses récompenses internationales (notamment le prix du journal *Le Monde*, le prix Nemis du Chili pour l'Afrique noire francophone, ex-æquo avec Antoine Tshitungu Kongolo), de Maliza Mwene Kitende et de quelques autres.

*Un bus nommé « Kin-la-belle »*, nouvelle parue en 2006, constitue une révélation. Vincent Lombume Kalimasi s'exprime à partir d'un lieu, Kinshasa, donne la voix aux marginaux, à des êtres brimés, violentés, niés dans leur dignité. Ceux que la misère, la pauvreté et la violence auront dépouillés, mais son message n'en est pas moins universel de par son humanité. Ses images sont d'une charge poétique impressionnante et font preuve d'un vocabulaire quasi inépuisable dont il use et abuse dans un feu d'artifice verbal qui donne la mesure de son inventivité. Sa maîtrise époustouflante des mots lui permet de créer une langue à lui, désormais reconnaissable pour ses audaces, son goût du mot tarabiscoté, ses images osées. Du bidonville au centre-ville, de l'enfer au paradis, ce parcours a valeur de symbole. C'est la destinée même du peuple congolais, dans son ensemble,

qui est retracée par un poète qui a le sens des mots et l'imagination féconde, et dont les pépites de rire donnent la mesure des ressources d'un peuple opprimé, mais nullement asservi à ses bourreaux.

## Écrivains chevronnés et nouveaux romanciers

Ceux des ténors qui n'avaient pas encore publié de roman ont sauté le pas. Clémentine Faïk-Nzuji réussit un fameux coup en écrivant *Anyà*. Ce premier roman vient jalonner le cheminement déjà long d'une professeure et d'une scientifique qui ont traité de manière exemplaire la question des fondements symboliques du langage et de l'art en Afrique. C'est moins une première tentative qu'une œuvre d'une éclatante maturité, loin de certaines modes parisiennes avec leurs fanfreluches, leurs redites, leur style convenu, leur féminisme de commande qui sent parfois le rance. La leçon qui s'en dégage, c'est que le rêve, pour un Africain, n'est pas l'envers du réel, mais son pendant et même le code le plus sûr de son interprétation. Du fait qu'il est chargé de symboles, aucun rêve ne peut être interprété au petit bonheur la chance. C'est dans l'épaisseur des symboles charriés que gît la clé de la signification du rêve, toujours en prise avec la vie. *Anyà* est un texte grave et sobre, riche de résonances et dont la musique tissée de main de poétesse, pour son édification comme pour son plaisir, accompagnera longtemps le lecteur. L'auteure évoque avec grâce des paysages crépusculaires, ce qui en dit long sur sa propre connivence avec la nature, jamais réduite à un décor. En effet, l'être humain et la nature n'ont de sens que l'un par rapport à l'autre.

## Années de guerre et d'inventivité

Dans un pays dont les structures fragiles et déjà insuffisantes ont disparu à la suite des guerres gigognes muées en conflits endémiques : une véritable « guerre mondiale des grands guerriers africains », c'est tout à l'honneur des Congolais d'avoir continué à croire en la magie de l'écriture alors que les armes de guerre n'ont cessé de vouloir les réduire au silence.

André Yoka Lye et bien d'autres ont continué à s'exprimer dans la presse locale. La chronique journalistique s'avérera efficace pour transcender les cauchemars quotidiens et prendre les chemins de cet humour congolais qui est, comme ailleurs, une forme des plus raffinées de la politesse du désespoir. Afin d'échapper à la censure, l'écriture de l'improvisation quotidienne ne peut se permettre d'être ennuyeuse faute de ne pas passer la rampe. Elle se colle au plus près des cauchemars pour les neutraliser et fait bon droit à la parole confisquée. Elle traite de manière effrontée des sujets tabous ; elle veut témoigner sans tricher, interroger gravement et divertir. Elle apporte comme une bolée d'humour fraîche, explore le parler du peuple dans ses richesses peu mises en valeur dans la littérature écrite, évoque les odeurs, les couleurs et les atmosphères d'un univers à nul autre pareil. Kinshasa y apparaît comme le laboratoire d'une démocratisation abandonnée à des apprentis sorciers. Ce que met en évidence le terme « démoncrature ».

*Les lettres à mon oncle du village* d'André Yoka Lye, sous le signe de la connivence entre oncle et neveu, se veulent une lecture ironique et grave des réalités congolaises. Sous le couvert de relations avunculaires, c'est une thérapie loin de toute langue de bois, des discours des experts comme des menteries des politiciens. Yoka rend à son peuple sa langue et son humour, autrement

dit une part essentielle de ce pouvoir de résistance et de dérision dont on retrouve une expression dans le carnaval.

Il sera suivi par Bibish Mumbu, jeune citadine à la langue bien pendue, journaliste de métier qui en connaît un bout sur les coulisses de la politique, et qui plus est, voyage de par le monde. Sous sa plume, experte en parler kinois, Kinshasa est une fresque illustrative des mille facettes des mentalités citadines à la pointe du XX<sup>e</sup> siècle, dans la plus colorée des capitales du Sud de la planète. Elle réussit à capter un bout de ce monstre indomptable, à rendre sa rage de vivre, sa capacité à réinventer sinon à survivre à tout ce qui tente de détruire l'homme. Bibish, virtuose du parler — écrire, n'a rien d'une chattemite. Sa parole de femme détonne dans un monde macho où les femmes elles-mêmes collaborent à leur instrumentalisation. Dans un pays aux structures éditoriales défaillantes, ses textes sont dits par des comédiens. Elle relate des chroniques de la mondialisation tropicale à moins qu'il ne s'agisse de la tropicalisation de la mondialisation.

## Un chef-d'œuvre posthume

L'édition posthume d'*Ah! Mbongo* après moult tribulations a été saluée par la critique et par la presse belges. Paul Lomami Tchibamba, romancier subtil, doué d'une mémoire phénoménale, dépeint Léopoldville, ville soumise à la férule de Bula Matari, pliée aux nécessités du commerce et de l'industrie sous la domination du dieu argent (« Mbongo » en lingala). Sans mettre de gants, il dénonce les principes du « décalogue colonial » et leurs relents d'apartheid : séparation stricte de l'habitat, interdiction faite aux indigènes de circuler dans les quartiers où résident les Européens en dehors des heures de travail ; couvre-feu dans la cité



indigène de Léopoldville (ironiquement surnommé *le Belge* par les Congolais) dès le coucher du soleil, suprématie du Blanc en toute circonstance. Il recense les castes et les sous-castes constitutives de la société coloniale avec leurs antagonismes qui transforment Léopoldville en un véritable enfer. L'apartheid qui défigure la société coloniale trace de véritables lignes de démarcation entre Blancs et Noirs, mais aussi procède à une catégorisation sourcilieuse des Européens, le Belge trônant au sommet de cette hiérarchie tandis que le Portugais en représente le spécimen le plus méprisé.

Pour ce qui est des Noirs, ils sont classés selon leur provenance ainsi que leur statut social. Dans cet écheveau de castes et sous-castes des colonisés, les Coastmen, les originaires des îles de Sao Tomé et Príncipe, les Cabindais, les Angolais, les Sénégalais, et tout en bas les Congolais.

Le père de la fiction congolaise de langue française décrit les injustices dont souffrent les Congolais avec une verve quasi inépuisable. Il dresse le relevé implacable d'une déshumanisation inspirée et justifiée au nom de la mission civilisatrice dont il ne cesse d'exhiber les masques patibulaires. Pour autant *Ah! Mbongo* n'est pas une œuvre manichéenne.

S'il dresse des portraits au vitriol des coloniaux virtuoses de l'injure raciste et adeptes de la violence, il n'est pas plus tendre avec les Congolais et en particulier avec les « évolués » qui n'ont pas volé leur surnom de « *mindele ndombe* » (expression moqueuse empruntée au lingala et qui signifie « Blancs à peau noire »). Les Congolais de cette sous-catégorie font étalage de leur supposée supériorité vis-à-vis de leurs congénères moins nantis matériellement et intellectuellement. Tchibamba s'en prend à leurs manies vestimentaires ridicules, à leur opulence cache-misère, à leur langage verbeux, à leur obséquiosité, ainsi

qu'à leurs mimétismes affligeants. Son héros Gikwa appartient lui, à la catégorie des hommes de peine, c'est un *mongamba* (ouvrier non qualifié) dont il narre la descente aux enfers. Ce prince de sang a succombé aux mirages de la vie urbaine.

La première partie du roman décrit la vie ancestrale dans un milieu traditionnel évoluant à l'abri des Blancs et tout imprégnée encore des coutumes et d'une vision du monde spécifiques. Quant à la deuxième, elle suit la courbe d'une déchéance qui conduira Gikwa en prison. Cette construction en chiasme suggère une opposition nette et significative entre deux mondes, deux époques. Elle dit le caractère irréversible des changements découlant de la colonisation qui a sonné le glas du monde ancien et instauré un ordre implacable. La chute est pour le moins abrupte: raflé au cours d'un contrôle policier et embastillé dans la prison de Ndolo, Gikwa se voit infliger quotidiennement la peine de fouet. Fessé à cul nu, jusqu'au sang, enchaîné, le cou pris dans un carcan, transformé en videur de déjections humaines dans les villas des coloniaux, le prince héritier de Hoto Mbanza n'entrevoit aucun espoir. Ayant perdu sa femme Ndawélé dont son patron fera sa « ménagère », il est confronté à l'univers carcéral et voué au désespoir. Ce pessimisme en dit long sur la lecture que l'auteur nous propose du fait colonial dont il s'est plu à épingle le potentiel de déshumanisation.

### Tous des mutants ou pour ne pas conclure

Certes le Congo belge ne fut pas, il s'en faudrait de beaucoup, un paradis du point de vue des libertés civiques, pour autant l'expression « empire du silence » qui eut la fortune que l'on sait paraît surfaite. Car elle suppose l'anéantissement total des Congolais et une totale renonciation à la

prise de parole. Ce que l'histoire littéraire dément formellement, a fortiori après 1945.

Fascinés par la magie de l'écriture, les indigènes ont adopté la « *mukanda* » (lettre ou livre dans les langues congolaises) sous l'impulsion des missionnaires et des administrateurs, ce qui a introduit leur société dans l'écrit pour le meilleur comme le pire. Les colonisés vont emprunter également leurs références, par l'entremise de l'institution scolaire, aux colonisateurs : la langue d'écriture, les représentations chronologiques, les stimuli idéologiques, les croyances religieuses. La littérature congolaise — notamment dans la période de 1880 à 1945 — témoigne du problématique passage de l'oral à l'écrit avec ses inhibitions, ses pertes, mais aussi ses phénomènes stimulants.

Dans les pays anciennement colonisés, écrire constitue un pari culturel qui s'opère non dans l'éther, mais dans la confrontation des paradigmes culturels. Trop souvent les mimétismes ainsi que la contestation des schèmes reçus sont les visages à la fois contrastés et complémentaires de ce processus engendré par la colonisation.

Tenter de dire qui l'on est (pour les Congolais) dans la langue et avec les mots forgés pour leur réification ne va pas de soi et participe bel et bien d'une dialectique dont l'analyse requiert l'étude attentive des passages d'un pôle à l'autre. Il est acquis, d'ores et déjà, que la Négritude en dépit de son importance historique, culturelle et littéraire bien réelle ne peut passer pour le jalon par excellence des écritures en langue française. Celle-ci n'est plus la norme obligée ni même l'étape indispensable dans les évolutions littéraires, en ce compris dans les champs des francophonies africaines.

Le rayonnement international voire mondial d'un V.Y. Mudimbe n'est pas tributaire de l'Hexagone en tant que lieu de diffusion et de légitimation en dépit du rayonnement

de l'emprise symbolique et réelle de Paris, ville quasi obligée de la consécration des écrivains francophones. C'est le cas aussi de Zamenga Batukezanga qui s'est passé des circuits de la francophonie institutionnel pour s'imposer à l'échelle du Congo tout entier.

Aujourd'hui un écrivain comme Mudimbe, phénomène assez rare dans la littérature mondiale, appartient aussi bien au champ francophone qu'anglo-saxon. Espérance-François Bulayumi (auteur du roman en lingala *Mosuni*, 2006) rédige ses ouvrages aussi bien en allemand, en français qu'en lingala. Puis Ngandu Nkashama parallèlement à son œuvre en français qui continue à s'enrichir est désormais un écrivain lubaphone reconnu et apprécié (*Bidi ntwilu bidi mpelelu*, roman). Le début du XXI<sup>e</sup> siècle est marqué par l'éclatement des formes, la redécouverte des pionniers (P. Panda, Nele Maria) et l'édition critique des textes majeurs qui acquièrent ainsi une aura de classiques de la littérature congolaise. ■

### Bibliographie sélective

Kadima-Nzuzi M., *La littérature zaïroise de langue française 1945-1965*, Paris, Karthala/ACCT, 1984.

Mulongo H., *Le théâtre populaire congolais au XX<sup>e</sup> siècle. Langue, langage et discours social*, Lubumbashi, éd. Celtisé, 2003.

Ngal Mwil a Mpaang G., *Littératures congolaises de la RDC (1482-2007)*, étude, L'Harmattan, Paris, 2007.

Quaghebeur M. (dir.), *Papier blanc, encre noire. Cent ans de culture francophone en Afrique centrale*, Bruxelles, Labor, deux volumes, 690 p.

Riva S., *Nouvelle histoire de la littérature du Congo-Kinshasa* étude, Paris, L'Harmattan, 2006.

Tshitungu Kongolo A., *Aux pays du fleuve et des grands lacs : tome 1 : chocs et rencontres de cultures de 1885 à nos jours*, Bruxelles, AML, essai, anthologie, 2001.

Tshitungu Kongolo A., *Poète, ton silence est crime. Panorama de la poésie congolaise de langue française*, anthologie, Paris, L'Harmattan, 2003.